

L'ILE-ENFANT, SUR LE SYMBOLISME LITTÉRAIRE DE L'INSULARITÉ

GRAŻYNA STANILEWICZ

Université Catholique Péter Pázmány
Département de Français
Egyetem u. 1.
H–2087 Piliscsaba
Hongrie
groszekstanilewicz@poczta.onet.pl

Abstract: This paper deals with the polysemous notion of 'island'. Based on the works of Le Clézio, Tournier, Verne and others, we try to discover the most important levels of interpretation one by one. We will conclude that the representation of the character of the child is very similar to an island.

Keywords: island, child, territory, symbol, paradise, loneliness

Se mettre à parler «île» ressemble à un sot dans un océan dans l'intention de le traverser à la nage. Un océan, car la multiplicité des significations, des symboles, des mythes et des connotations qui surgissent à cette occasion, datant depuis la naissance des premiers hommes, quelque'en soit leur emplacement spatial et temporel, évoque cette image de l'énorme superficie aquatique dont les limites dépassent la ligne de l'horizon. Notion iceberg, nous dirons même, car la masse de glace flottante, détachée d'un glacier polaire, dont la partie cachée est la plus importante, illustre parfaitement la notion de l'île qui, quant à elle, n'est que le centre d'un immense réseau de concepts qui s'engendrent les uns les autres.

lat. *insula*—Étendue de terre ferme émergée d'une manière durable dans les eaux d'un océan, d'une mer, d'un lac ou d'un cours d'eau¹.

¹ «île», in: *Le Nouveau Petit Robert, Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris: Dictionnaires Robert, 2000 : 1260.

Telle en est la définition que nous trouvons dans *Le Petit Robert*, dictionnaire qui se dit être la référence de la langue française. Cette définition de réalité purement géographique, laisse à souhaiter pour cause du mot «durable» qui reste dans ce cas une notion assez énigmatique. Que signifie «longtemps» pour une entité difficilement saisissable, éphémère, qui d'un jour à l'autre peut disparaître sous les flots qui quelques temps auparavant l'ont fait naître? Devant ce vaste univers d'associations d'idées, d'évocations culturelles, de références mythiques et littéraires qui multiplient encore l'abondance et le poids des sujets, nous serons bien obligés de nous restreindre dans notre analyse à seulement quelques aspects, suffisamment représentatifs pour donner une figure cohérente et avant tout close du problème entier.

Dans notre travail, nous nous appuyerons sur la théorie des formes du mythe, espace, temps et nombre d'Ernst Cassirer qu'il esquisse dans sa *Philosophie des formes symboliques*². Cassirer part du fait que l'espace mythique prend une place intermédiaire entre l'espace sensible de la perception et l'espace de la connaissance pure de l'intuition géométrique. La géométrie est basée sur le concept d'homogénéité. Ce concept géométrique d'homogénéité, selon le philosophe allemand, est exprimé par l'idée, qu'à partir de chaque point de l'espace, des constructions semblables en tous lieux et toutes directions peuvent être effectuées. Les relations spatiales y sont générales et communes pour toute la science. Dans l'espace sensible ou mythique, pour reprendre les termes de Cassirer, tout est opposé à la notion de la géométrie purement abstraite. Le fait que le mythe avait un contenu, lui donnait cette substance de production concrète de la conscience. Il devenait un espace «physiologique» où les unités ne pouvaient être échangées sans influencer le sens du tout. Ce qui est la force de l'espace mythique, c'est le fait qu'agissant comme un schème, des éléments au premier regard très différents, même incomparables, pouvaient y être parfaitement associés les uns aux autres. Ainsi les quatre points cardinaux, par exemple, peuvent symbolisés, quatre éléments qui, à leur tour, sont liés à quatre parties bien déterminées du corps humain. Ce procédé auquel Cassirer donne le nom «intuition totémique» peut être utilisé avec succès dans tous les domaines de l'activité humaine. Comme le point définissait la ligne entière dans la géométrie, l'intuition totémique peut définir toutes les notions de l'espace sensible de l'homme.

² Ernst Cassirer: *La philosophie des formes symboliques. 2. La pensée mythique*, Paris: les Éditions de Minuit, 1972 (1953).

L'article de Mathieu Meyrignac portant sur l'île dans *Le Dictionnaire Culturel en Langue Française*³ s'articule autour de trois grands sous-titres : *l'île-paradis*, *l'île-symbole* et *l'île-territoire*. Dans son article, Meyrignac rassemble nombre de significations et de références culturelles liées à l'île en les répartissant pourtant en trois blocs thématiques. Pour notre travail, nous nous sommes appropriés ces trois grandes balises tout en les inversant. Nous avons choisi, suivant Cassirer, d'aller du plus scientifique vers le plus intuitif, donc de partir de la notion de l'île en tant que territoire, avec tout le poids physique et géographique qu'amène celle-ci, pour passer ensuite à l'île vue comme symbole avec ses mille significations et interprétations, à mi-chemin entre l'emplacement spatial concret et le mythe de l'île paradisiaque dont l'importance spirituelle est indéniable.

Vers ce choix nous a dirigés la première phrase de l'article portant sur l'île que nous trouvons dans *Le Dictionnaire des symboles*⁴ de Jean Chevalier et Alain Gheerbrant à savoir que «l'île, à laquelle on ne parvient qu'à l'issue d'une navigation ou d'un vol, est par excellence le symbole d'un centre spirituel, et plus précisément du centre spirituel primordial⁵».

L'île-territoire

En parlant de l'île en tant que territoire, la notion d'isolement surgit tout de suite. Ce terme, étant étymologiquement rattaché à «l'île», l'envie de séparation, de solitude y sont souvent recherchés par les auteurs. La signification se dédouble sur ce point. Nous tenons à séparer l'isolement forcé auquel sont liées toutes les formes de l'exil, de l'isolement volontaire qui serait plutôt une volonté d'évasion. Provenant du tréfonds de notre conscience humaine, ces deux aspects ont été maintes fois exploités de différentes façons. Le repoussement du malfaiteur étant un moyen des plus primaires de l'isolement, toutes les communautés l'exercent envers les insoumis. Ainsi, depuis la nuit des temps, les indociles, dont l'audace permettait de transgresser les lois de tribu ou les tabous, étaient immédiatement, selon la coutume, enchaînés ou non, délaissés sans défense à l'encontre d'une nature dont les règles impitoyables ne laissent passer aucun dérapage. Les prisons et les bagnes ont donc souvent trouvé leur emplacement sur les îles, des lieux à la fois lointains et fermés. L'histoire prolifère en exemples de ce moyen ef-

³ «île», in : *Dictionnaire Culturel en Langue Française*, Paris : Dictionnaires Le Robert, 2005.

⁴ «île», in : *Dictionnaire des Symboles*, Paris : Robert Laffont/Jupiter, 1982 : 519.

⁵ *Idem*.

ficace de se débarrasser des incommodes à qui on fait pourtant grâce de vie. Cet espace clos, séparé des autres lieux réels ou virtuels est une source abondante de tableaux littéraires. Le Château d'If du récit du *Comte de Monte Cristo* d'Alexandre Dumas datant de 1844, les îles d'Elbe et de Sainte Hélène ne nous laissent supposer qu'ils en sont les seuls exemples. L'île-prison est un motif, dont la signification redondante de double clôture, provoquant dans l'imaginaire social un effet d'angoisse, se trouve souvent placé au rang du symbole pénal. Alexandre Dumas n'est pas esseulé à peindre dans son récit cet isolement-incarcération du personnage dans le but de purgation de faits. L'apparition de l'inconnu quasi-sauvage sur l'île mystérieuse de Jules Verne en sera une occasion de plus. Les dégâts psychiques, émotionnels qui se produisent dans la mentalité de l'exilé sont le sujet d'une narration que Verne place dans la bouche d'Ayrton au troisième chapitre de la partie intitulée *L'abandonné*⁶.

Robinson se sent lui aussi «abandonné». Son procès de déshumanisation face à la solitude et à la nature effrayante sera le prétexte pour Michel Tournier d'une longue analyse psychologique dans *Vendredi ou les limbes du Pacifique*. La perte des repères extérieurs et l'incapacité de s'en construire de nouveaux sur un territoire inconnu est aussi le thème d'une observation minutieuse qu'entreprend William Golding dans *Sa Majesté des mouches*. Qu'il s'agisse de l'adulte ou de l'enfant, l'isolement involontaire provoque dans le banni une inévitable chute. Un chemin dépourvu de balises mène vers «la souille» pour utiliser l'expression de Tournier, dans laquelle les homicides des jeunes naufragés de Golding trouvent largement leur place. La planète-île du buveur dans l'œuvre de Saint-Exupéry est le symbole de ce cercle vicieux dans lequel tourne le héros incapable de se relever après son naufrage compris dans tous les sens de ce terme. Condamné à l'abandon par les autres, l'isolé s'abandonne lui-même.

Nous croyons qu'il est intéressant de faire ici une petite parenthèse sur les différentes réactions au désastre dans les récits. Pour le personnage de l'adulte, l'isolement est source de peur qu'il essaiera de refouler. Deux issues se présentent à lui : le renfermement sur lui-même puis le refus de faire quoique ce soit en l'attente du secours, ainsi le font, dans un premier temps, Robinson de Tournier et le pirate Ayrton de Verne ; ou au contraire le refus du désespoir face à la situation initiale qui se tourne vers l'acharnement au travail à l'organisation, ce qui est le cas de Robinson de Defoe ou des naufragés de Verne, qui, le jour même des retrouvailles sur l'île, se mettent à construire leur emplacement.

⁶ Jules Verne : «L'abandonné», in : *L'île mystérieuse*, Paris : Hachette, 1992.

«Ile ou continent⁷ ?» Telle et la toute première question que prononce Cyrus Smith en reprenant conscience et elle illustre bien cette course vers l'ordre et l'arrangement connu d'avant «le baigne» qu'il compte entreprendre.

Pour le personnage de l'enfant, en revanche, l'arrivée sur une île inconnue est en premier temps source de joie, l'échappement à la tutelle des adultes ce qui est pour lui une porte vers la liberté. «Débarquement» est ici le mot le mieux approprié car l'enfant ne donne pas l'impression de se sentir vraiment naufragé. Il arrive soudain dans un lieu où enfin personne ne lui impose quoi que ce soit et cet état lui convient à merveille. *Sa Majesté des mouches* en est un exemple intéressant. Ralph, un des héros principaux du récit, se réjouit de sa liberté, le fait d'être isolé des grandes personnes semble être totalement indifférent à ce blond puéril aux cheveux ébouriffés. Son état idyllique se trouble pourtant à la rencontre de Porcinet qui, quand à lui symbolise la raison, le bon fondement. C'est à l'instigation de cet angoissé du manque de règles et d'autorité, qu'il commence à établir un ordre dans le groupe des garçons. Deux partis se créent alors naturellement, celui des «petits» dont les seules occupations seront, comme celles de Vendredi, se nourrir de fruits, profiter du soleil, de la baignade et des jeux incessants ; puis le parti des adolescents qui, comme Robinson, déjà gâtés par la société adulte, s'efforceront d'instaurer sur le nouveau territoire, un pouvoir, des droits respectables et une société où chacun détiendra une place bien définie.

La solitude n'a pourtant pas seulement une conséquence de catastrophe ou un signe de réprobation des autres envers l'isolé. Un autre isolement se dégage, celui de l'isolement volontaire dont le rapport avec l'évasion est très proche. Ici viennent à notre mémoire les images des sages ermites, des chamans-sorciers, des philosophes, des prophètes qui trouvent leur bonheur à s'isoler du reste du monde. Nombreuses sont les raisons de ces isolements volontaires, qu'il s'agisse d'une fuite ou d'une recherche, d'un choix direct ou d'une conséquence de faits qu'ils n'avaient fait qu'engendrer, le héros exposé à l'isolement, le supporte bien, parfois même s'y sent soulagé, et y trouve son salut.

Le cas du petit ermite de *La montagne du dieu vivant*⁸ de Le Clézio en est un des nombreux exemples. L'auteur oppose dans cette nouvelle le monde des adultes que représente Jon, un jeune homme pour qui tout est arrangé, palpable et explicable, à celui de l'enfant, le résident de la montagne qui

⁷ *Ibid.* : 42.

⁸ J.M.G Le Clézio : «La montagne du dieu vivant», in : *Mondo et autres histoires*, Paris : Gallimard/Folio, 1978.

n'a l'air en aucun cas perdu dans sa solitude. Sa première question sera d'ailleurs : «— Jon... pourquoi es-tu venu ? Jamais personne ne vient sur la montagne⁹.», et il s'inquiétera du fait que d'autres gens allaient bientôt venir après ce jeune curieux. Une autre rencontre de même sorte a lieu, toujours chez Le Clézio, dans le *Chercheur d'or* où Alexis, nouveau venu à Rodrigues, a d'abord comme Jon la forte impression d'être longuement observé, puis un jour, un enfant muet du nom de Sri «Envoyé de Dieu», accompagné d'une fille, apparaît devant lui. Une seule réflexion, sage et distanciée, tombe à cette occasion du côté des jeunes insulaires, c'est que le nouveau venu doit vraiment être un obsédé de l'or puisqu'il est capable de s'exposer longuement au danger du soleil au zénith pour l'avoir. Alexis s'était intentionnellement séparé de ses proches, parti pour Rodrigues, à la recherche de l'or, voulant racheter la maison de son enfance, pour retourner au Boucan, à cet état initial de sérénité qu'ils avaient perdu lui et sa sœur en devant déménager. Cette sérénité est due au calme et à l'isolement justement, il la retrouve sur cette île dans l'Anse aux Anglais où il a entamé ses recherches, mais focalisé sur son but, il ne la remarquera que des années après.

L'île-symbole

Quand la découverte devient à la fois le but et la cause de l'isolement celui-ci touche à une nouvelle dimension, il acquiert une dimension symbolique. L'île qui n'est qu'un bout de terre isolée, perdue quelque part dans l'océan, engendre un lent processus de changement dans le nouveau venu. Deux mystères jouent le rôle prépondérant sur ce sol entouré d'eau, celui de la nature et celui de «l'Ailleurs», cet ailleurs dont les règles seront encore à découvrir. Il ne nous paraît donc pas étrange que le personnage du naufragé, en occurrence celui de l'adulte tient à maîtriser la nature à tout prix. Il l'organisera, l'arrangera, aménagera de nouveaux systèmes, plantera, fera les récoltes, grâce à ceci il gardera le moral tant qu'il ne cessera de vouloir la maîtriser et d'y travailler durement pour la vaincre. De cette obsession, Robinson avec sa *Charte de l'île de Speranza* et son *Code pénal de l'île de Speranza*¹⁰ est une illustration assez apitoyable. La terre labourée, apportant des fruits, rassure «le maître» dans ses choix et le bien-fondé de ses décisions. Puis ce naufragé, comme nous l'appelons pour le moment, devient dans sa conscience Le Colonisateur. La terre, le monde végétal et animal, une fois

⁹ *Ibid.* : 136.

¹⁰ Michel Tournier : *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, Paris : Gallimard, 1972 : 60–61.

maîtrisés, devenus placides et inoffensifs, la découverte d'une toute autre relation entre l'île et l'homme s'instaure. Une nature différente de celle géologiquement et scientifiquement définie se dévoile. Celle de la nature humaine. Le naufragé épeuré, qui est devenu maître, laisse enfin place à l'amant de la terre et père de sa création. C'est un amour égoïste, certes, car basé sur son propre profit mais l'île se laissant maîtriser devient inévitablement aux yeux de l'homme un objet d'amour. De même les planètes-îles du géographe, de l'homme d'affaires et celle du roi dans *Le Petit Prince* de Saint-Exupéry sont aimées pour les biens que leurs habitants en retirent. Propriétaires, maîtres, gouverneurs, monarques, autant de façons de se définir à cette période de séjour, que de résidants et d'îles à jalonner.

La terre étant fertile et donnant fruits en abondance devient petit à petit symbole de nourrice, mère auprès de qui tout être vivant trouve son refuge. Ce refuge que le héros trouve au centre de la terre, comme Robinson dans le fond de la grotte de Spéranza, comparable à un utérus, est le signe d'un changement intérieur proche. Pour la première fois, le héros dans l'obligation de se mettre à nu pour accéder au plus profond de la roche, sent en lui non pas la force du gouverneur, maître des terres, mais son côté le plus fragile qui puisse être, sa nature enfantine. Il se remarque enfant sous l'aile protectrice de cette terre tant détestée du début. Une des plus grandes découvertes qui se produisent à ce moment dans le résident de l'île, c'est, qu'au fur est à mesure de son changement intérieur, celle-ci se métamorphose elle aussi. Le regard de l'homme évolue, donc l'image de l'île à son tour change, elle devient mère qui enfante et protège. Robinson replié dans cet utérus volcanique fait retour dans sa plus jeune enfance et souhaite ne plus jamais en sortir. Ayrton de Verne subit un passage comparable à celui de Robinson de Tournier, de l'état quasi-animal dans lequel on le trouve sur une île déserte, il se laisse apprivoisé et devient petit à petit enfant de sa nouvelle mère, l'île Lincoln et n'hésitera pas à prendre sa défense lors d'une attaque extérieure.

Lui devenant tellement proche, île donne à l'homme l'impression d'être ailleurs, non plus sous ses pieds à l'extérieur, mais quelque part au fond de lui, comme un souvenir d'enfance, qui loin d'être un simple hologramme enregistré dans sa mémoire, est tout un monde de sentiments, de sensations et de vécu. Cette terre fera désormais parti de l'homme enfant et l'homme sera pour toujours un élément de l'île mère.

Nous retrouvons cette image symbolique dans le conte de James Matthew Barrie intitulé *Peter Pan*. L'île imaginaire, se nommant dans sa version originale *Neverland*, donc le pays de nulle part, est l'allégorie même de l'en-

fance. Une terre principalement recouverte de forêt, une végétation singulière et une faune très diverse dépendant totalement de l'imagination surabondante du héros, se fondent si fortement qu'elles finissent par donner l'impression que le personnage et le lieu ne forme plus qu'un. Le temps dont toute représentation est bannie, s'y écoule d'une manière particulière ; par ailleurs, l'île, comme nombre d'autres pays imaginaires, se caractérise par une grande adaptabilité aux besoins de son résident. Sa géographie comme le dit Barrie dans les premiers chapitres de son récit, ressemble à celle de nos pensées, un pays aux mille visages qui se trouve au cœur de son enfant et dont l'enfant est le centre. Cette île, comme un rêve, est une entité difficilement répertoriable. Ici même, nous voudrions attirer l'attention du lecteur sur le fait que deux notions, celle de l'île et celle du personnage de l'enfant qui, au premier abord, n'avaient presque rien en commun, se fondent doucement l'une dans l'autre ne provoquant aucune discordance grâce à l'intuition totémique qui est inséparable de la conscience de l'homme et dont nous avons déjà parlé au début de notre travail.

L'île-paradis

Cet état d'insouciance interminable où les jours n'en forment plus qu'un seul, Robinson ne le sentira pas tout de suite. La rencontre avec un être d'une imagination déchaînée, puéril et rieur qu'il nommera Vendredi, et s'efforcera de maîtriser, de former et dont l'apogée de la négligence engendrera une gigantesque explosion anéantissant en quelques minutes des années de conquêtes de la civilisation blanche, sera pour Robinson de Tournier une renaissance, douloureuse certes, mais bénéfique et surtout très vitale.

C'est après de longs mois de luttes interminables dans les tranchées, après des années de recherches sans la moindre trouvaille, après avoir abandonné son travail, fait le deuil de sa mère, quand le Boucan n'est plus récupérable qu'Alexis, le chercheur d'or de le Clézio, retrouvera sa sérénité du temps de son enfance justement. Le mystère se trouve dans le lâché-prise, dans la libération de tout attachement au surpoids d'une civilisation dont les seules valeurs sont la possession et le pouvoir. Paradoxalement, seul le dévouement confiant à la vie et l'ouverture de l'esprit jusqu'ici dominé par des craintes, des préoccupations obsédantes, des préjugés et des préventions, mènent à l'acquisition de l'indépendance. Une indépendance paradisiaque devient possible. L'île se transforme en paradis placé hors du temps, quand Robinson est prêt à l'accepter comme telle, sans autres attentes ni exigences. Son abondance suprême et la lumière du soleil qui ne brûle plus mais ré-

chauffe, font du lieu un monde merveilleux où les voluptés terrestres sont protégées du péché.

«Dans la Cité solaire—suspendue entre le temps et l'éternité, entre la vie et la mort—les habitants sont revêtus d'innocence enfantine, ayant accédé à la sexualité solaire qui, plus encore qu'androgynique, est circulaire. . . , c'est le zénith de la perfection humaine, infiniment difficile à conquérir, plus difficile encore à garder¹¹.»—prédit le tarot égyptien du capitaine Pieter Van Deysel à Robinson dans le prologue de *Vendredi ou les limbes du Pacifique*.

Le soleil est une notion extrêmement riche en significations. Il est rare que les mythes et les récits dont l'île étant le premier plan, ne prennent en considération la polysémie symbolique de cet astre. Soleil sauveur donnant le feu aux colonisateurs chez Verne ; son levé anime toute la nature insulaire ; c'est à l'aube, dans ses premières lueurs matinales, entre le rêve et l'éveil qu'apparaît l'île Imaginaire de Peter Pan ; le roi du firmament ne dépend d'aucun monarque et ses couchés apaisent les tristesses d'un petit prince. Le soleil éclaire les têtes de deux enfants sur le dix-neuvième arcane majeur du tarot de Van Deysel, sa chaleur réconforte Jon lors de la rencontre avec le petit dieu de la montagne, sa lumière berce les souvenirs-rêves d'enfance au Boucan d'Alexis. Le potentiel solaire est circulaire, comme nous l'apprend le capitaine de la *Virginie* filante vers le naufrage indétournable. Cette circularité intrigante, nous la retrouvons dans les récits mêmes, où l'histoire commence par le désastre de l'échouement et finie par le fracas d'une explosion anéantissant toutes les conquêtes des insulaires. La circularité nous ne la retrouvons pas seulement dans l'écoulement des jours, des saisons des années passées sur l'île mais dans la forme même de ce bout de terre qui est un univers, une scène où se déroule le perpétuel circuit de vie et de mort.

Au soleil et à la circularité est lié un des plus grands mythes et rêves d'un monde idyllique que n'a jamais créé l'humanité, celui de l'île Atlantide, appelée selon les sources «Cité solaire». L'Atlantide de Platon est une île paradisiaque par excellence. Riche en ressources naturelles, parmi lesquelles un métal mystérieux—l'orichalque, le manque lui est étranger puisqu'elle demeure le berceau d'une civilisation des plus éclairées. Ce récit résonnant depuis près de mille ans est pourtant un avertissement sur l'incroyable pérennité des connaissances humaines. Les Atlantes dans leur poursuite du progrès et par leurs victorieuses expansions militaires deviennent de plus en plus corrompus. Un raz-de-marée, associé à une explosion volcanique, engloutira toute l'île et provenant de son centre sera la cause de sa dispari-

¹¹ Michel Tournier : *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, *op.cit.* : 7.

tion. La fin de l'île mystérieuse de Jules Verne est curieusement semblable à celle de l'Atlantide, serait-ce paradoxalement pour protéger ses habitants d'un ravage plus grave que la perte d'une terre, de celui d'une âme dissolue ? L'explosion qui se produit sur Speranza détruit le monde calme réglé à la seconde près en plein épanouissement de Robinson.

Il nous semble que le message est clair, seul le retour à l'innocence enfantine peut sauver l'existence du héros. Robinson s'en rend compte sur le pont d'un bateau, quand, prêt à quitter à jamais son paradis, il décide au dernier moment d'y rester. Le petit prince retourne sur sa planète lui aussi, comme Peter Pan, l'éternel résidant de l'île imaginaire. L'idée d'une harmonie provenant du mariage de l'avidité de conquérir et de la paix intérieure restera donc dans le contexte de l'utopie. Jonathan Swift et ses *Voyages de Gulliver* de 1727 dénonceront dans leur brillantes descriptions de l'île des Lilliput et celle volante de Laputa, l'absurdité de la fervente volonté des conquêtes territoriales, intellectuelles et technologiques sans la moindre envie de progrès spirituel.

Notre voyage touche à sa fin. Partant de l'île-territoire, dans son sens physique et concret de morceau de terre ferme entourée d'eau nous avons traversé les différentes facettes de l'isolement. Par le biais de l'île-symbole, nous sommes passés de l'oubli effrayant au silence de la sérénité chaleureuse et maternelle. L'île, symbole de centre qui enfin touché, retournait le héros vers son enfance—terre perdue quelque part entre les flots de la croissance et les soucis pour les responsabilités d'adulte. Cette enfance, période mi-vécue, mi-révée était, nous l'avons vu, comme l'Île Imaginaire de Peter Pan, mystérieuse et pourtant très proche. Tout ceci nous mena finalement vers le concept mythique de l'île-paradis, où le héros, sorti des tempêtes ravageuses, se tourna enfin vers la lumière du soleil intérieur tout puissant. «Île toujours sous la menace de la mer, où l'homme n'a plus d'ambitions, doit apprendre à n'être que lui-même, comme dans le désert...¹²»—souligne Le Clézio dans son journal de voyage. À partir des mythes de Rapa Nui (Île de Pâques), jusqu'aux légendes de l'Islande, le courant aspirant d'associations, d'évocations et de polysémies croissantes devient une vraie mise en abîme et «mise en abysse» car la descente vers le fond n'en finit pas. Une chose est certaine : sur l'île comme en présence d'un enfant venu de nulle part, l'adulte se sent toujours un peu perdu. Le personnage de l'enfant est donc comparable à cette poignée de sable solitaire sur l'infime marine salée ; un petit monde énigmatique qui finira par disparaître un jour.

¹² J. M. G Le Clézio : *Voyage à Rodrigues*, Paris : Gallimard, 1986 : 65.